

Semaine Sainte 2021 Livret Carême n°4

Alleluia!

Il est vraiment ressuscité !

*Résurrection
par le peintre Arcabas*

Sommaire du livret 4

Triduum Pascal

- Jeudi Saint :
Méditation sur le récit
de la Cène
- Vendredi Saint :
Méditations pour le
Chemin de Croix
- Jour de Pâques
Médiation sur
l'évangile
des Pèlerins d'Emmaüs



La Cène du Seigneur. Le passage du Christ nous transforme.



Evangile de Saint Jean, Chapitre 13

Saint Jean débute son récit sur la manière dont Jésus lava les pieds de ses disciples avec un langage particulièrement solennel, presque liturgique. « Avant la fête de la Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde vers le Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin » (Jn 13, 1). L'« heure » de Jésus est arrivée, vers laquelle toute son œuvre était dirigée depuis le début. Jean décrit ce qui constitue le contenu de cette heure, avec deux mots : passage (métabainen, metabasis) et agape-amour. Ces deux mots s'expliquent l'un l'autre ; tous deux décrivent la Pâque de Jésus : la croix et la résurrection, la crucifixion entendue comme élévation, comme « passage » vers la gloire de Dieu, comme « passage » du monde vers le Père. Ce n'est pas comme si Jésus, après une brève visite dans le monde, repartait désormais et retournait au Père.

Un acte de don

Ce passage est une transformation. Il emporte avec lui sa chair et l'homme qu'il est. Sur la Croix, dans le don de soi-même, il se fond et se transforme en un nouveau mode d'être, dans lequel il est maintenant toujours avec le Père et en même temps avec les hommes. Il transforme la Croix, l'acte de mise à mort, en un acte de don, d'amour jus-

qu'au bout. Avec cette expression « jusqu'à la fin » Jean renvoie par anticipation à la dernière parole du Christ sur la Croix : tout est porté à son terme, « c'est achevé » (Jn 19, 30). Par son amour la Croix devient metabasis transformation de l'être homme en être participant à la gloire de Dieu. Par cette transformation il nous implique tous, en nous entraînant dans la force formatrice de son amour au point que, dans notre être avec lui, notre vie devient « passage », transformation. Nous recevons ainsi la rédemption, nous prenons part à l'amour éternel, une condition à laquelle nous tendons tout au long de notre existence. >>>>



Ce processus essentiel de l'heure de Jésus est représenté par le lavement des pieds dans une sorte d'acte symbolique prophétique. En celui-ci, Jésus met en évidence à travers un geste concret ce que justement le grand hymne christologique de l'Épître aux Philippiens décrit comme le contenu du mystère du Christ. Jésus dépose le vêtement de sa gloire, endosse « l'étoffe » de l'humanité et se fait esclave. Il lave les pieds sales de ses disciples et les rend ainsi capables de partager le banquet divin auquel il les invite. Aux purifications cultuelles et externes, qui purifient l'homme rituellement, tout en le laissant inchangé, succède le bain nouveau : il nous rend purs par sa parole et son amour, par le don de soi. « *Déjà vous êtes purs grâce à la parole que le vous ai fait entendre* », dira-t-il aux disciples dans son discours sur la vigne » (Jn 15, 3).

« *Toujours et encore,
il nous lave
par sa parole.* »

Toujours et encore, il nous lave par sa parole. Oui, si nous accueillons les paroles de Jésus dans une attitude de méditation, de prière et de foi, elles développent en nous la force purificatrice. Jour après jour, nous sommes comme recouverts de salissures diverses, de paroles vides, de préjugés, d'une sagesse réduite et altérée ; une multitude de fausses vérités ou de mensonges s'infiltrent sans cesse dans notre être intérieur. Tout cela blesse et contamine notre âme, tout cela menace de nous rendre incapables de voir la vérité et le bien. Si nous accueillons les paroles de Jésus avec un

cœur attentif, elles se révèlent de véritables bains, des purifications de l'âme, de l'homme intérieur. C'est à cela que nous invite l'Évangile du lavement des pieds : toujours nous laisser laver par cette eau pure, nous laisser nous rendre capables de la communion conviviale avec Dieu et nos frères. Cependant il n'y a pas que de l'eau qui s'écoule du flanc de Jésus après le coup de lance du soldat, mais aussi du sang (Jn 19,34). Jésus n'a pas seulement parlé, il ne nous a pas laissé que des mots. Il s'est offert. Il nous lave par la puissance sacrée de son sang autrement dit par le don de soi « jusqu'à la fin », jusqu'à la Croix. Sa parole est plus qu'une simple déclaration ; elle est la chair et le sang pour « la vie du monde » (Jn 6, 51). Dans les saints sacrements, le Seigneur s'agenouille toujours à nouveau à nos pieds et nous purifie. Prions-le afin que par le bain sacré de son amour nous soyons toujours plus profondément pénétrés et ainsi purifiés !





Refaire ce geste

Si nous écoutons attentivement l'Évangile, nous relevons deux aspects différents dans l'évènement du lavement des pieds. En lavant les pieds de ses disciples, Jésus accomplit avant tout un acte simple, le don de la pureté, de la « capacité pour Dieu » qui lui est offert. Mais ce don devient ensuite un modèle, le devoir de refaire ce geste les uns pour les autres. Les Pères ont qualifié ce double aspect du lavement des pieds de *Sacramentum* et *exemplum*. *Sacramentum* ne signifie pas dans ce contexte l'un des sept sacrements mais le mystère du Christ dans son ensemble, de l'Incarnation jusqu'à la Croix et la résurrection : cet ensemble devient la force qui soigne et sanctifie, la force de transformation pour les hommes, il devient notre metabasis, notre transformation en une nouvelle forme d'être, dans notre ouverture à Dieu et dans notre communion avec lui. Mais cet être nouveau qu'il nous donne simplement, sans que nous le méritions, doit ensuite se transformer en nous dans la dynamique d'une vie nouvelle.

Dieu se donne à nous

L'ensemble du don et de l'exemple que nous trouvons dans le texte du lavement des pieds est caractéristique de la nature du christianisme en général. Le christianisme n'est pas une sorte de moralisme, un simple système éthique. Ni notre action ni notre capacité morale n'en sont à l'origine. Le christianisme est avant tout un don : Dieu se donne à nous, il ne donne pas quelque chose, mais il se donne lui-même. Et cela n'arrive pas seulement au début, au

moment de notre conversion. Il reste en permanence celui qui donne. Il nous offre en permanence ses dons. Il nous précède en permanence. De ce fait l'acte central de l'être chrétien est l'Eucharistie : la gratitude d'avoir été gratifié, la joie pour la vie nouvelle qu'il nous donne. Toutefois nous ne restons pas des destinataires passifs de la bonté divine. Dieu nous gratifie comme partenaires personnels et vivants. L'amour donné est la dynamique de « l'amour partagé » ; il veut être en nous une vie nouvelle à partir de Dieu. Le « commandement nouveau » qu'annonce Jésus ne consiste pas en une nouvelle et difficile norme qui n'existait pas auparavant la nouveauté, c'est le don qui nous introduit dans l'esprit du Christ. Si nous considérons cela, nous percevons alors combien nos vies sont souvent éloignées de cette nouveauté ; combien on ne donne que trop peu en exemple à l'humanité notre amour en communion avec son amour. Nous restons donc débiteurs à son égard de la preuve de crédibilité de la vérité chrétienne qui se démontre dans l'amour. Dans l'Évangile du lavement des pieds la conversation entre Jésus et Pierre nous offre encore et enfin un autre détail de la pratique de la vie chrétienne. A quoi fait-on allusion ? >>>



<<< Sans doute que ce lavement des pieds indique le sacramentum christi dans son ensemble. Pierre croit comprendre qu'il s'agit d'un nouveau rite de purification. Or il se trompe : Jésus écarte cette interprétation en faisant appel à une sorte de proverbe : quand on a pris un bain, on n'a pas besoin de se laver. La parole de Jésus s'éclaire en réalité par le contexte johannique. Ici il dit : « Vous êtes purs » et dans le discours d'adieu : « Purs, vous l'êtes déjà par la parole que je vous ai dite » (Jn 15, 3). Les disciples sont entièrement purs en raison de leur écoute de la Parole. Si la foi suffit, le geste de Jésus ne peut signifier une purification. Le geste de Jésus traduit visuellement une attitude de service sans réserve. Ce service est indispensable pour que le disciple, qui a accueilli sa parole, de-

viennne participant de sa vie propre et donc de la communion divine. Et ce sera, selon Jean, par la venue de l'Esprit. Par son action, Jésus symbolise le don de lui-même qu'il va bientôt réaliser en se livrant à la mort. Son geste est une figure de l'évènement imminent sous son aspect de dépossession de soi.

Le service réciproque de l'amour

La parole revêt alors une signification nouvelle par laquelle le Seigneur élargit de sacramentum en en faisant l'exemplum, un don, un service envers nos frères.

Oui nous devons nous laver les pieds les uns les autres dans le service quotidien et réciproque de l'amour. Nous devons nous laver les pieds dans le sens où nous devons aussi nous pardonner les uns les autres. La dette que le Seigneur nous a remise est toujours infiniment plus grande que toutes les dettes que les autres peuvent avoir envers nous. C'est à cela que nous exhorte le Jeudi saint : ne pas laisser la rancœur envers l'autre empoisonner notre âme. Il nous exhorte à purifier continuellement notre mémoire, en nous pardonnant réciproquement du fonds du cœur, afin de pouvoir nous rendre ensemble au banquet du Seigneur.

Le Jeudi saint est un jour de gratitude et de joie pour le grand don de l'amour jusqu'à la fin que nous a fait le Seigneur. En cette heure prions le Seigneur afin que cette joie et cette gratitude deviennent en nous la force d'aimer ensemble avec son amour. Amen



Chemin de croix

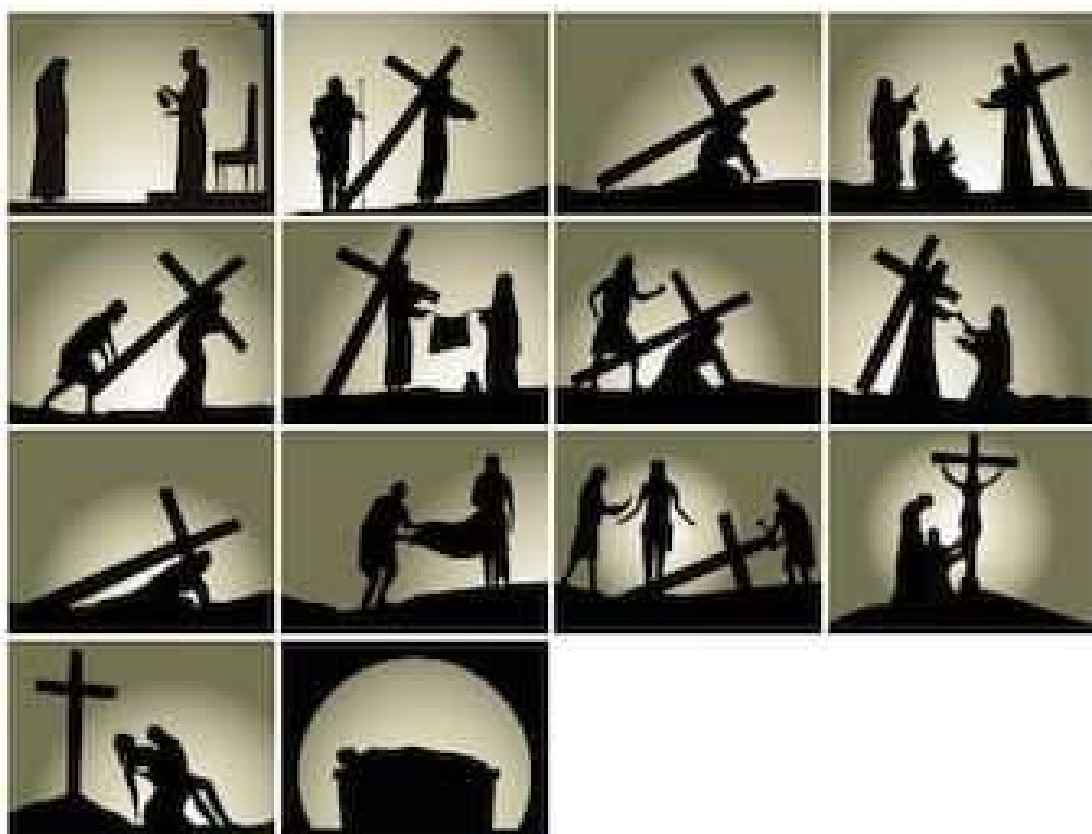
Le chemin de Croix est une brillante manière de réconcilier deux croyances contradictoires, dont chacune révère une vérité de notre religion : Dieu est partout et il est merveilleux qu'il partage nos vies à un moment et dans un lieu en particulier. Partout, et donc à Tulle aujourd'hui, on peut marcher avec Jésus, le voir étreindre sa mère et rencontrer les filles de Jérusalem, être crucifié et enterré.

Au cœur de notre religion, on trouve cette idée magnifique que Jésus a pris sur lui les drames de la vie de chacun, nos victoires et nos échecs, nos joies et nos chagrins. Sur le chemin de croix que nous allons suivre dans un instant, rappelons-nous comment le Seigneur est avec nous, en particulier quand nous avons l'impression d'être bloqués, de ne plus avoir la possibilité

d'aller de l'avant. Il marche avec nous, et quand nous perdons l'équilibre il trébuche avec nous et nous aide à nous relever.

Chaque station rappelle un moment où Jésus s'est arrêté. Jésus s'arrête pour parler à des gens compatissants ; il s'arrête quand il tombe d'épuisement, incapable de continuer ; il s'arrête au Golgotha parce que c'est la fin du chemin. Jésus est proche de nous quand, nous aussi, nous devons nous arrêter en route en nous demandant s'il nous est encore possible de poursuivre. Cet arrêt, c'est peut-être la maladie ou l'échec, le chagrin ou le désespoir. Mais Jésus continue, progresse lentement vers la croix et la résurrection, et il nous entraîne avec lui dans l'espérance.

Alors, maintenant, passons, avec lui, de la mort à la vie.



Première station : Jésus est condamné à mort.

Le procès de Jésus est une farce. Ponce Pilate ne le croit pas coupable. Il se lave les mains de toute responsabilité, mais il fait bien peu d'efforts pour sauver Jésus. Est-ce parce qu'il est un cynique las qui n'en a rien à faire ? « Qu'est-ce que la vérité ? » demande-t-il à Jésus. Peut-être a-t-il peur de ceux qui accusent Jésus. Si bien qu'il résiste un peu pour la forme avant de finir par suivre la foule. Aujourd'hui encore, aux Etats-Unis par exemple, parce que des gouvernants ne veulent pas paraître faibles et risquer d'être impopulaires, des innocents vont à la mort. Jésus est accusé par ses enne-

mis. Il endosse toutes les accusations dont nous accablons les autres, toutes les paroles malveillantes que nous lançons pour réprouber ou dénigrer. Nos médias ne sont que mépris et dédain. Nous prenons les autres comme sujet de nos plaisanteries, les tournons en ridicule. Lorsque nous faisons cela, c'est Jésus qui le reçoit. Pourtant quand il viendra au dernier jour pour nous juger, il le fera avec bonté, avec un esprit de pardon. Nous l'avons condamné chaque fois que nous avons rejeté et méprisé quelqu'un, mais il nous laissera partir libres si nous disons simplement oui à sa miséricorde.

*Pilate prit de l'eau
et se lava les mains
en disant :
« Je ne suis pas
responsable de ce
sang. »
Mat 27, 24*

Deuxième station : Jésus est chargé de sa croix.

Peut-être pensons-nous parfois, qu'autour de Jésus, il y a une place à prendre. « Siéger à sa droite ou à sa gauche »... « Siéger » ! Alors qu'il nous dit : « Je suis le chemin » ; « Celui qui veut marcher à ma suite... » Dans l'Évangile de Matthieu, nous sommes situés à la fin du ministère galiléen de Jésus, aux portes de son entrée à Jérusalem : la tension est extrême entre Jésus et les autorités religieuses de son temps. C'est l'heure du combat du « pouvoir », le « combat du Roi » qui va vers son dénouement : il est temps de se ranger

en ordre de bataille et de s'armer pour la victoire ! Mais l'autorité du Christ est celle du suppliant : elle est attentive, prière, quête inlassable de la libre reconnaissance de ses frères et sœurs en humanité, envers lui et entre eux. Savons-nous ce que nous demandons ? « Vous le savez, répond Jésus, les maîtres des nations tiennent sous leur pouvoir et les grands sous leur domination. Il ne doit pas en être ainsi parmi vous ». Ainsi se dessine la figure du disciple de la Parole, revêtu de l'autorité du Maître-Serviteur.

*Puis, quand ils se
furent moqués de lui,
ils le menèrent
dehors pour le
crucifier
(Mc 15, 20).*

Troisième station : Jésus tombe pour la première fois.

*Je te l'ordonne,
dit-il au
paralytique, lève-toi,
prends ton grabat
et rentre chez toi*
Mc 2, 11-12

Nous avons tous connu diverses « premières chutes ». Les premières chutes sont marquées par la honte et le déni. Elles font vaciller l'image que nous avons de nous. Après avoir mangé du fruit, Adam a rejeté la faute sur Eve : « C'est la femme que tu as mise auprès de moi qui m'a donné de l'arbre, et je l'ai mangé ! » (Gn 3, 12). Eve se dédouane à son tour : « C'est le serpent qui m'a séduite, et j'ai mangé ! » (V. 13). La faute en revient donc à Dieu, à l'autre personne ou au serpent. Mais pas à moi. Je ne suis pas comme ça. Je ne suis pas le genre de personne qui trahirait, mon mariage, ma vocation, mes amis, mes engagements.

Nous sommes parfois tentés d'accuser quelqu'un d'autre. Rappelons-nous alors que Jésus

est proche de nous, qu'il a pris sur lui la honte de tous ceux qui sont tombés une première fois, et qu'il continue de le faire. Dieu nous sourit à nous, tels que nous sommes, avec tous nos petits défauts. Nous sommes des êtres humains faillibles qui cherchent à tâtons leur route vers le Royaume et vacillent de temps en temps. Le pape François a écrit : « En dépit des apparences, toute personne est immensément sainte et mérite notre amour » (*Evangelii Gaudium*, n° 274). Osons regarder les gens qui nous paraissent horribles, effaçons la grimace de réprobation sur notre visage et saisissons, nous aussi, ce qu'il y a de bon en eux.

Quatrième station : Jésus rencontre sa très Sainte Mère.

*« Voici ma mère,
voici mes frères »*
Mc 3, 34

Marie est là au commencement. Elle tient le rôle principal lors de l'annonciation ; elle conduit son enfant au Temple, elle l'élève ; elle est présente aux noces de Cana. Puis elle passe à l'arrière-plan tandis que naît la nouvelle communauté de disciples. Elle est invisible dans la foule et Jésus dit même « *Voici ma mère et mes frères ! Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là m'est un frère et une sœur et une mère* » (Mc 3, 34-35). Pourtant il n'existe pas de lien plus profond que celui qui unit une mère à son enfant. Le mot hébreu pour miséricorde est dérivé de celui qui désigne les entrailles, le ventre maternel. Les mères sont liées à leurs enfants par un cordon ombilical de compassion. A

leur manière, les pères sentent aussi ce lien profond, comme l'illustre le désespoir du roi David à l'annonce de la mort de son fils Absalon. La relation qui unissait Marie à Jésus a dû rendre la souffrance de chacun particulièrement sensible à l'autre. Car la mort d'un enfant avant son ou ses parents est scandaleuse. Elle contredit l'ordre des choses.

Toute cette souffrance révoltante est prise en charge par Dieu quand Jésus et sa mère se retrouvent en chemin vers le Golgotha : « Comme celui que sa mère console, moi aussi je vous consolerais, à Jérusalem vous serez consolés » (Is 66, 33). Jésus est chaque enfant mort et Marie chaque parent en deuil de son enfant.

Cinquième station : Simon de Cyrène aide Jésus à porter sa croix..

Après un moment d'immense tendresse, les retrouvailles d'une mère avec son enfant, a lieu une rencontre totalement différente : celle de deux étrangers dont les vies se croisent brièvement. Quel sens a-t-elle pu avoir pour ces deux-là ? Jésus disait à ses disciples que chacun doit porter sa propre croix. A présent il s'aperçoit qu'il ne peut plus porter la sienne. Il a besoin d'aide.

La culture occidentale a promu l'idéal d'un être autosuffisant qui n'a besoin de personne. Nous devons tenir debout. Il est humiliant d'avoir besoin des autres. Mais la dépendance fait partie de l'être humain et elle est prise en charge par Jésus à cet instant. Dieu dit à Catherine de Sienne : « J'aurais bien pu subvenir à tous vos besoins, à la fois spirituels et matériels. Mais je voulais vous rendre dépendants les uns des autres de sorte que chacun de vous soit mon serviteur, dispensant les

grâces et les bienfaits que vous avez reçus de moi ».

En Jésus, nous voyons un Dieu qui a besoin de nous, qui a besoin que la Samaritaine lui donne de l'eau du puits, qui a besoin d'aide pour porter sa croix. Quant à Simon de Cyrène, il ne faisait peut-être que passer par là quand il a été saisi par le drame de cet homme qu'il ne connaissait pas. Il n'a pas eu le choix. Et pourtant, selon Marc, il est devenu un disciple dont les enfants, Alexandre et Rufus, étaient connus de la communauté. C'est sûrement cette rencontre involontaire qui a changé sa vie. Comme lui nous sommes parfois contraints de porter la croix au moment où nous nous y attendons le moins. Pussions-nous le vivre nous aussi comme un moment de grâce, quand nous découvrons une nouvelle intimité avec le Seigneur, en partageant son fardeau.

*« Et ils requièrent,
pour porter
sa croix,
Simon de Cyrène
qui passait par là
Mc 15, 20-21.*

Sixième station : Véronique essuie le visage de Jésus.

Selon la légende, une femme a eu pitié de Jésus quand il marchait vers le supplice, et elle lui a essuyé le visage. L'image de son visage est restée imprimée sur le linge. D'où son nom, Véronique, qui signifie la « vraie image ». Cette his-

toire contient une vérité profonde. Israël était impatient de recevoir la bénédiction du visage de Dieu : « Jusques à quand, Yahvé, m'oublieras-tu ? Jusqu'à la fin ? Jusques à quand me vas-tu cacher ta face ? » (Ps 13, 2).

*« Jésus le regarda
et il l'aima »
Marc 10, 21.*



Le visage de Dieu est devenu chair dans celui de Jésus, qui offrait un sourire de tendresse aux pécheurs. Il a eu du plaisir à voir ce petit prétentieux de Zachée dans son arbre, et il a décidé de rester avec lui plutôt qu'avec les gens bien-pensants et respectables. Il a souri à Levi, un autre collecteur d'impôts, et il l'a appelé à rejoindre ses disciples. Il a regardé Pierre avec bienveillance malgré sa trahison.

Mais qu'en est-il de nous ? Nous ne voyons pas son visage et nous ne savons même pas à quoi ressemblait Jésus. Si nous sommes le corps du Christ, nous sommes aussi son visage. Le visage humain est le reflet de Dieu. Le Dieu invisible nous sourit et cela se reflète sur nos visages. Enfant, nous apprenons à sourire grâce au sourire de nos parents ou d'autres personnes. Nous apprenons à regarder avec bienveillance grâce au sourire bienveillant avec lequel Dieu nous contemple. Le pape François disait : « Voici ce que je suis : un pécheur sur lequel le seigneur a posé son regard. » A son tour, il reflète ce

sourire sur la foule qui l'entoure.

Il y a des visages qui peuvent écraser. Les pauvres, par exemple, s'habituent à être considérés d'un mauvais œil. Plus de la moitié de l'humanité habite aujourd'hui dans des villes, souvent en manque de visages familiers. Les gens que vous voyez dans les vastes déserts urbains actuels ont des visages souvent glacés, qui ne voient pas. On évite tout contact visuel par peur ou par indifférence.

Tout visage humain est une requête qui s'adresse à nous, parce que nous ne pouvons faire autrement que de comprendre sa singularité, son courage et sa solitude. Il est du devoir de chaque personne baptisée d'être le visage du Christ dans nos échanges quotidiens. C'est le passage obligé, aussi minime soit-il, de tout témoignage chrétien. Puisse la grâce modeler sur nos visages la tendresse et l'hospitalité. Et puisse chacun de nous être le visage du Dieu fait homme pour tous ceux qui se perdent dans le désert.

Sixième station : Jésus tombe pour la deuxième fois.

Lorsque Jésus est tombé pour la première fois, on pouvait comprendre. Il portait une croix très lourde. Qui n'en ferait pas autant ? Mais cette fois, il y a Simon pour l'aider. Cela veut dire que si Jésus tombe à nouveau, c'est sans doute parce qu'il est totalement exténué. Il est vidé de toutes ses forces.

Notre société est tentée de regarder avec condescendance les gens physiquement faibles. L'homme fort et en bonne santé a même parfois du mépris pour le faible. Or notre Seigneur a partagé cette faiblesse physique et la bénit.

Il nous soutient aussi dans notre faiblesse morale. Quand nous tombons pour la première fois, nous pouvons imputer la faute à quelqu'un d'autre. Mais quand nous tombons encore et encore, nous sommes confrontés à notre indéniable manque de force morale. Nous pouvons être tentés de nous en servir comme d'une excuse. Mais alors nous tombons dans une forme de désespoir.

Saint Paul a écrit : « Lorsque je

suis faible, c'est alors que je suis fort » (2 Cor 12, 10). Lorsque je suis faible, je peux découvrir que je ne suis pas seul à lutter contre vents et marées. Jésus a partagé notre faiblesse afin que nous arrivions à partager sa force. Au cœur de chacun de nous, il y a le puissant Fils de Dieu. Au plus profond de moi, Dieu demeure, et sa grâce m'élèvera encore et encore, et rendra courage à mon cœur. Le pape François a dit qu'être moral, ce n'est pas de « ne jamais tomber » mais de se relever toujours.

Posons un pied devant nous. Levons les yeux vers le chaos et sourions au monde une fois de plus. Tirons nos croix assombries dans l'espoir d'une autre nuit. Pouvons nos cœurs courageux vers la promesse du nouveau jour. Car aussi longtemps que le destin nous fait attendre, nous continuons à vivre. Que Dieu nous aide. Que Dieu nous pardonne. Nous continuons à vivre.

*Lorsque
je suis faible,
c'est alors
que je suis fort
2 Cor 12, 10*

Huitième station : Les femmes de Jérusalem.

Sur le trajet vers le supplice, les seules personnes auxquelles Jésus s'adresse sont des femmes : Marie, sa mère, et les filles de Jérusalem. Le cœur de Marie est transpercé de chagrin. Mais les femmes ne connaissent probablement pas Jésus. Elles ne sont pas ses disciples. Sans doute ne font-elles que remplir un devoir pieux en accomplissant le rituel du deuil pour l'homme qui a été condamné à mort.

Jésus leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ! Pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants ! Car voici venir des jours où l'on dira : « Heureuses les femmes stériles, les entrailles qui n'ont pas enfanté et les seins qui n'ont pas nourri ! » (Lc 23, 28-31). Aujourd'hui leur deuil est rituel, de pure forme ; un jour il sera profond et sincère.

>

>>

*Des femmes se
frappaient
la poitrine
et se lamentaient
sur lui.
Luc 23, 27.*



>>> Même dans son agonie, Jésus ressent intensément la douleur qui sera la leur quand Jérusalem sera détruite. Saint Paul dit aux Romains : « Réjouissez-vous avec qui est dans la joie, pleurez avec qui pleure » (Rm 12, 15). Mais l'égoïsme trouble la pureté de nos réactions. Nos joies peuvent être tempérées d'amertume.

La promesse de Dieu, la voici : il nous ôtera notre cœur de pierre et nous donnera un cœur de chair. Un cœur de chair, c'est celui qui partage le bonheur d'un autre sans une once de jalousie, et le chagrin d'un

autre sans la moindre parcelle de joie maligne. Une joie non mitigée n'est possible que lorsque l'ego ne fait plus obstacle à l'identification spontanée avec autrui, lorsque nous ne voyons plus autrui comme un rival. Tant que nous n'aurons pas atteint ce stade, tant que nous guetterons les concurrents potentiels qui vont venir nous détrôner, notre bonheur sera toujours fragile.

Puisse le Seigneur faire tomber de nos cœurs de pierre l'épaisse carapace d'égoïsme qui nous rend mort à ce que les autres vivent !

Neuvième station : Jésus tombe pour la troisième fois.

Jésus s'effondre, accablé. Un monde dominé par la compétition se livre à une formidable tâche de classification, non seulement des performances mais aussi des gens. Tout en bas du tableau, il y a ceux qui ne sont pas assez efficaces. Ils deviennent alors invisibles aux autres, puisqu'ils sont incapables de démontrer leur utilité dans aucun des échanges auxquels nous prenons part. Ils se sentent humiliés parce qu'ils n'ont guère les moyens de dire qui ils sont ou d'attirer l'attention sur le trésor unique qu'ils transportent.

Par sa chute, Jésus se rapproche de ces gens, afin qu'un jour ils partagent eux aussi sa gloire. Car, ne l'oublions pas, comme le dit Saint Irénée de Lyon : « La gloire de Dieu, c'est que le pauvre vive. »

*Et Pierre
pleura
amèrement
Luc 22, 62.*

Il y a aussi ceux qui se sentent accablés par la faute morale, comme Pierre, qui a renié Jésus trois fois. Jésus se relève avec difficulté et continue : un pas de plus vers la croix, un pas de plus vers Pâques. Puis il ôtera le fardeau des épaules de Pierre, et des nôtres, avec une infinie douceur. Sans même faire allusion à sa faute, il donnera à Pierre trois occasions de se dédire : « M'aimes-tu plus que ceux-ci ? » (Jn 21, 15). Pierre sera capable de saisir, par-delà ce désir superficiel de sauver sa peau, la faim profonde et constante de sa vie, l'amour pour son Seigneur : « Tu sais que je t'aime ». Alors lui aussi sera capable de se relever et de marcher à nouveau.

Quoique nous ayons fait, Jésus nous remet debout.

Dixième station : Jésus est dépouillé de ses vêtements.

On arrache tous ses vêtements à Jésus. Sur la croix il sera nu. La Genèse nous apprend que, lorsqu'Adam et Eve ont mangé le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, ils ont pris conscience d'être nus, et ils ont eu honte. Pourquoi cette honte soudaine ? Ayant mangé du fruit, ils se sont vus l'un l'autre avec un regard neuf. Chacun est devenu un objet dans le regard de l'autre, un objet qu'on juge, qu'on évalue.

Souvent nous considérons les gens d'un air entendu, mesurant leurs réussites, notant leurs faiblesses. Notre œil les déshabille. Même chez nous nous pouvons nous sentir jugés par les personnes que nous aimons le plus. C'est alors que Jésus est proche de nous, par-

tagéant notre nudité, supportant notre honte, moqué, avec son air de Messie déchu. Les évangiles citent le Psaume 22 : « Je peux compter tous mes os, les gens me voient, ils me regardent ; ils partagent entre eux mes habits et tirent au sort mon vêtement ». Aujourd'hui encore, des millions de gens sont réduits à l'esclavage. Jésus partage leur humiliation.

Mais avec les yeux de la foi, nous pouvons voir sa nudité autrement. David s'est dénudé pour lutter contre Goliath. Jésus, le Fils de Dieu, se dénude pour lutter contre chaque humiliation que nous subissons, contre la honte qui nous diminue. Il monte sur la croix afin de remporter la victoire pour notre dignité.

*Ils partagent
entre eux
les habits
et tirent au sort
son vêtement.
Jean 19, 24*

Onzième station : Jésus est cloué sur la croix.

Pour ceux qui aimaient Jésus ou l'admiraient, la crucifixion a pu être ressentie comme un échec insoutenable. Jésus faisait naître de tels espoirs : un esprit brillant, un cœur ouvert à tous, un talent de guérisseur, une éloquence qui bouleversait la vie des gens. Jusqu'alors rien n'avait l'air impossible pour lui. Et voilà qu'il allait subir la mort des criminels, crucifié entre deux voleurs. « Nous espérions, nous, que c'était lui qui allait délivrer Israël », disent les disciples d'Emmaüs » (Lc 24, 21). Il apparaît en victime impuissante, rudoyée, ridiculisée,

forcé de marcher jusqu'au lieu de sa crucifixion et maintenant cloué sur une croix. Et pourtant, il assume tout cela comme avec tranquillité. Peu avant que le drame de sa mort commence, il disait : « Maintenant mon âme est troublée. Et que dire ? Père sauve-moi de cette heure ! Mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure. Père, glorifie ton Nom ! » (Jn 12, 27-28).

*Lorsqu'ils furent
arrivés au lieu
appelé Crâne,
ils l'y crucifièrent
ainsi que des
malfaiteurs,
l'un à droite et
l'autre à gauche.
Luc 23, 33*

Jésus sur la Croix,
Eugène Delacroix



Délibérément il se rapproche de notre impuissance. Il est là lorsque nous vivons l'égaré et la dérive, afin que nous ne soyons pas victimes mais victorieux avec lui. On l'a cloué sur la croix, cloué fermement à tous nos échecs, assimilé à tous les apparents semeurs de désillusion : l'enfant qui déçoit un parent, le mari ou la femme qui révèle son instabilité, le prêtre disgracié. Il prend en charge tous ceux qui croient avoir été abandonnés par Dieu. Sa grâce puissante est auprès de ceux qui croient voir leur vie se déliter sans pouvoir rien y faire. Notre

destin est, après tout, entre nos mains puisque c'est lui qui les tient.

Laissons-nous clouer à lui, en ne cédant à aucune tentation de nous éloigner ou de nous laisser aller aux railleries qui voudraient nous inciter à le faire. Ses bras sont étendus sur la croix, ouverts à chacun, nous montrant la hauteur et la profondeur, la longueur et la largeur de l'amour de Dieu qui n'a pas de limites. Ce moment le plus sombre, quand le soleil et la lune ne brillent pas est une révélation de sa gloire.

Douzième station : Jésus meurt sur la croix

Que pouvons-nous dire de la mort de quelqu'un, puisque nous ignorons ce que c'est qu'être mort ? Mourir, nous savons, mais la mort ? Or, quand il s'agit de la mort de Dieu, quels mots pourrions-nous bien trouver ? Le Mot de Dieu a été réduit au silence. Quels mots avons-nous ? Pourtant cet homme mort sur la croix est le Mot qui parle le plus fort d'un amour qui dépasse l'imagination. D'ailleurs, les évangiles ne décrivent pas la mort de Jésus de la même manière. Aucun ne parvient à capter entièrement le mystère ; pourtant, en l'abordant sous différents angles, ils en donnent, par triangulation, des visions qui convergent vers une vérité qui dépasse l'entendement.

La douleur et le dénuement donnent souvent aux gens le sentiment d'être profondément seuls et

exclus. Personne ne peut comprendre la souffrance que nous endurons. Cela dépasse le partage. En lui, Dieu prend en charge quiconque se croit abandonné ou trahi ; celui qu'anéantit la perte d'une personne aimée, celui qu'enrage l'absurdité d'une maladie incurable, celui qui pense que Dieu l'a laissé tomber. En Jésus, Dieu prend en charge l'absence de Dieu.

Dans le temple, le Saint des Saints était isolé par un rideau que l'on ne tirait qu'une fois par an, afin de laisser entrer le Grand Prêtre, le jour de Kippour. A présent ce rideau est fendu en deux. Nulle barrière entre Dieu et l'humanité. Dieu est venu auprès de nous dans notre désolation, et nous pouvons ainsi entrer en sa présence.

Le voile du sanctuaire se déchira par le milieu, et, jetant un grand cri, Jésus dit : « Père, en tes mains, je remets mon esprit. » Ayant dit cela il expira.
Lc 23, 45-46

Treizième station : Jésus est descendu de la croix.

Les soldats viennent décrocher le corps de Jésus et des deux larrons. L'agneau de Dieu est devenu un obstacle à la célébration de la fête ! Il est en travers du chemin de la religion. Il nous arrive aussi parfois de trouver que Jésus est en travers du chemin, avec ses exigences de non-violence, sa façon de s'identifier aux pécheurs et aux pauvres. Il est tentant de célébrer une religion sécurisante sans les scandales de son Seigneur. Parfois nous avons envie de lui dire : *« Dieu infatigable, nous confessons, comme ton peuple Israël, notre lassitude d'être les « élus ». ne pourrais-tu pas nous laisser seuls de temps en temps ? »*

Les soldats le déposent par terre pour que sa mère le prenne. Enfant, il ne pesait presque rien ; il n'avait pas non plus la lourdeur

d'un passé. A présent, sa mère peine à le soulever, avec le fardeau de tant de souffrance, d'humiliation et de chagrin. C'est sur les parents, comme Marie, que pèsent souvent les fardeaux de leurs enfants vivants : amour déçu, échecs professionnels, espoirs jamais concrétisés. C'est le poids de l'amour.

Marie tient avec tendresse la tête de son enfant mort. Il a beau ne plus rien sentir, cette tendresse est justifiée. C'est son corps. Il n'est pas un simple sac de chair que l'âme utilise un temps avant de s'échapper. Cette tendresse révèle notre espoir le plus profond : non pas que l'âme monte scintillante, au ciel, mais que nous nous relevions, pleinement humains. A cette heure nous n'avons aucune

idée de ce que cela signifie, et cependant c'est l'espérance des chrétiens. Pour nous montrer attentionnés, n'attendez pas qu'une personne soit morte. Il faut offrir sa tendresse au moment où elle peut être ressentie et partagée. Prononcer le mot d'amour ou de gratitude au moment où il peut être entendu. N'attendez pJésus deas !

*Les juifs,
pour éviter
que les corps
restent sur la croix
durant le sabbat,
demandèrent
à Pilate
qu'on leur brisât
les jambes et
qu'on les enlevât.
Jean 19, 31*



*Jésus descendu de la croix,
Sœurs missionnaires d'Afrique*

Quatorzième station : Jésus est mis au tombeau

Joseph prit le corps, le roula dans un linceul propre et le mit dans le tombeau neuf qu'il s'était fait tailler dans le roc ; puis il roula une grande pierre à l'entrée du tombeau et s'en alla.

Mat 27, 59-60

Cela a tout l'air d'être la fin de l'histoire. Aucune issue n'est possible. On n'attend plus rien. Un énorme bloc de pierre est placé là, comme un point final géant. Les femmes regardent le corps disparaître à leur vue, disparaître de leur vie. On l'a enveloppé d'un linceul bien serré, comme sa mère l'enveloppait de langes quand il était bébé et quand le futur semblait plein de promesses, comme avec la plupart des bébés.

Cela a tout l'air d'être la fin, mais il est à l'orée d'un nouveau commencement. Devant lui s'étend un avenir inimaginable, qu'il partagera avec tous ceux dont la vie semble avoir abouti à une impasse. La touche créatrice de Dieu ne peut pas être défaite par un arrêt de mort. « Au septième jour, Dieu avait terminé

tout l'ouvrage qu'il avait fait et, le septième jour, il chôma, après tout l'ouvrage qu'il avait fait » nous dit le livre de la Genèse en son chapitre 2. Sur la croix, Jésus termine l'ouvrage qu'il avait fait : « C'est achevé » dit-il sur la croix (Jn 19, 30). Maintenant il se repose. S'ailleurs Jésus n'avait-il pas dit « En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jn 12, 24).

Maintenant, la graine est enfouie dans la terre. Tout ce que nous pouvons faire est d'attendre le don de cette fécondité. Que la grâce de Dieu apporte le printemps pour chacun de nous.



Mise au tombeau de Reygades (19)

Les disciples d'Emmaüs. Lc 24, 13-35.

Ce récit n'est ni un conte édifiant ni un reportage journalistique, mais à partir d'une source particulière, ici le modeste témoignage personnel de Cléophas, en marge des apparitions officielles aux apôtres, Luc écrit une véritable catéchèse pour aider des croyants, qui n'ont pas vu le Christ ressuscité, à discerner, désormais, sa nouvelle présence, en particulier dans les assemblées ecclésiales où sont expliquées les Ecritures et célébrée la fraction du pain eucharistique.

V, 13 : En quelques mots, Luc nous donne avec précision, le cadre, les personnages, le lieu et les circonstances de son récit. Ces deux disciples, qui faisaient probablement parti du groupe élargi (« les Onze et tous les autres »), rentrent probablement dans leur village pour reprendre leurs occupations antérieures. La difficile localisation d'Emmaüs nous permet de dire qu'il symbolise le village « de nulle part », car, pour Luc, le voyage de ces deux hommes est surtout un voyage intérieur.

Jésus s'approche d'eux

V, 14-15 : Sur ce chemin, les deux disciples sont en pleine discussion sur les faits récents de la Pâques de Jésus. Le verbe « s'approcher » est familier à Luc (18 fois dans son Evangile et 6 fois dans les Actes). Pour lui, à travers Jésus, c'est toujours le Règne de Dieu qui « s'approche » des disciples, de notre humanité. Sur la route d'Emmaüs, Jésus fait ses premiers pas. Si Luc dévoile aussitôt l'identité de Jésus à ses lecteurs, il est perçu par ces marcheurs comme un étranger, un simple pèlerin venu, comme eux, célébrer la Pâque à Jérusalem.

« Il marchait avec eux ».

Le thème symbolique du chemin est cher à Luc : Jésus est né sur la route à Bethléem. C'est le lieu habituel des dialogues de Jésus avec ses disciples tout au long de l'Evangile, spécialement le chemin qui monte à Jérusalem. La mission des apôtres sera aussi un itinéraire depuis Jérusalem jusqu'aux extrémités de la terre. Au point que la « Voie » va devenir l'un des premiers noms donné à la communauté chrétienne naissante. Le Christ est d'abord un compagnon de route. Leur chemin est en fait un chemin spirituel, qui est le temps du dialogue avec Jésus. C'est tout ce que Jésus leur a dit en chemin qui va être éclairé au moment de la fraction du pain. >>>



<<< V, 16 : L'emploi du verbe au passif a une connotation théologique. Il signifie que Jésus est maintenant entré dans sa condition nouvelle de ressuscité. Il n'est plus reconnaissable par les seuls yeux de la chair. Il y a la réalité du corps de Jésus ressuscité et la rupture avec sa condition terrestre antérieure. Il n'y a pas séparation de la dimension historique de la nouvelle présence de Jésus et sa dimension transhistorique. Jésus s'est manifesté, a signifié sa nouvelle présence qui est un évènement inscrit dans notre histoire, et en même temps, il est entré dans l'aujourd'hui de Dieu pour être présent à toutes les générations. Les disciples le voient avec leurs yeux de chair mais comme leur foi n'est pas encore éveillée ils ne reconnaissent pas immédiatement Jésus. La route d'Emmaüs est le chemin de la pédagogie du « regard de la foi » qui doit apprendre à passer de l'absence physique à cette nouvelle Présence discrète de Jésus sur les chemins de notre vie. Les signes, les traces de sa nouvelle présence sont nombreux, mais nous ne savons pas les voir.

« Ils parlent en marchant ».

V, 17 : Combien de fois, comme les deux disciples d'Emmaüs, nous commentons, tristement, sur le chemin de notre existence, les évènements qui nous ont déçus, peïnés. Jésus les rejoint, nous rejoint toujours, au creux de notre désespérance, de nos interro-

gations, de nos peines. Le premier geste de Jésus ressuscité, quand il vient à notre rencontre, est de cheminer à nos côtés pour nous écouter. Nous écouter quand nous ruminons nos déceptions et nos échecs. Jésus comprend que parfois nous avons besoin « de vider notre sac » et même d'interroger le ciel. Puis Jésus prend l'initiative du dialogue et il les invite à parler. Notons que lorsque Jésus leur parle, « ils s'arrêtent ». Nous aussi nous devons parfois nous arrêter pour écouter Jésus qui nous questionne.

*La route d'Emmaüs
est le chemin de la pédagogie
du « regard de la foi »*

VV, 18-19 : A la question de l'inconnu, l'un d'eux, nommé Cléophas répond.

Celui-ci était probablement connu des premiers chrétiens. En le nommant, Luc donne une référence historique contrôlable de son récit. Le deuxième disciple est anonyme : c'est peut-être une invitation discrète au lecteur à se mettre à sa place. C'est encore Jésus qui ouvre le débat. Il commence par se présenter comme celui qui questionne, alors qu'il clôturera ce dialogue dans l'attitude de celui qui enseigne.

VV, 19-20 : Les disciples retracent alors les principales étapes de la vie de Jésus. Ils racontent leur espérance déçue. Car ce Jésus de Nazareth avait, par ses actes, manifesté le caractère messianique de son ministère. Le vocabulaire de ce dialogue

se retrouve dans les discours missionnaires (Ac 2-13), ce qui signifie pour Luc que la prédication apostolique s'enracine bien en Jésus ressuscité. Les disciples sont déçus de leurs espérances nationalistes, comme Juda qui a refusé, de façon tragique, d'être déçu dans son



>>>

<<< espérance messianique. Ils se font aussi l'écho de la manière dont Jésus a été perçu par les autorités religieuses qui l'ont jugé et condamné comme faux-prophète. On devine très bien que les disciples d'Emmaüs n'arrivent pas à tenir ces deux réalités ensemble : Jésus le prophète, le thaumaturge, accrédité par Dieu



et le crucifié ! un Messie humble et souffrant n'était pas pensable pour eux. Jésus avait pourtant annoncé ce lien entre ces actes de puissance et la souffrance, mais les disciples n'avaient pas voulu entendre. Ce lien est pourtant la clé du messianisme tel que Jésus l'a interprété et vécu.

Le but de ce dialogue est bien de percer l'identité véritable de Jésus.

V, 21 : Ils attendaient un Messie libérateur, victorieux, et probablement politique. Mais avec sa mort tout s'est écroulé. Et Dieu n'est pas intervenu en faveur de ce prophète ! Et cela fait maintenant trois jours. Mort, autant dire que c'est irrémédiablement fichu, puisque pour un juif de cette époque, un homme est considéré comme définitivement mort à partir du troisième jour.

VV, 22-23 : Malgré leur profonde désespérance, les disciples mentionnent quand même ces événements bizarres qui ont eu lieu le matin même : la constatation du tombeau vide par les femmes, avec la vision des « deux hommes » que Luc identifie ici carrément comme des anges.

V, 24 : La grande difficulté pour eux réside dans le fait que personne n'a ni trouvé le corps, ni vu Jésus. Et pourtant, la Bonne Nouvelle de la résurrec-

tion est bien là, au centre du passage et de tout le texte, comme une source encore cachée prête à jaillir. Car la grande nouvelle pour Luc c'est bien ce que disent les messagers : « il est vivant ! ». Mais il faut adhérer à la parole des femmes qui relaie la parole des messagers. Cela fait beaucoup trop d'intermédiaires pour ne pas demeurer plus que sceptique. Ils ont toute l'information sur Pâques, mais cela ne suffit pas à réveiller leur foi. Le fossé entre l'information et l'adhésion demeure. Luc prépare ainsi l'intervention éclatante du Christ.

VV, 25-26 : Jésus prend alors la parole. Nous sommes à la charnière du récit. Jésus n'est plus l'étranger qui s'est introduit discrètement dans l'échange, il devient le Maître qui conduit la discussion. La réprimande de Jésus est directe et sévère. Il reproche aux disciples leur lenteur à croire au plan divin du salut, leur manque d'intelligence spirituelle. Les deux disciples s'étonnaient de l'ignorance de Jésus. Jésus s'étonne, lui, de leur peu d'intelligence des Ecritures. Pourtant les disciples se référaient à ces Ecritures en espérant un Messie libérateur, mais ils négligeaient un autre aspect de ce Messie : le « Messie souffrant » du prophète Isaïe (Is 53) qui était manifestement occulté dans les messianismes ambiants de l'époque.

>>>

Les disciples vont passer progressivement de l'obscurité à la lumière de la foi. Jésus ne se révèle pas tout de suite lui-même. Il commence par éclaircir ce scandale de la croix qui leur obscurcit l'esprit, et pourtant inscrit dans le dessein d'amour de Dieu annoncé par les Ecritures. Jésus a bien repéré la difficulté des disciples, qui est aussi celle des croyants de tous les temps : ils ne peuvent pas penser ensemble l'échec et la réussite, la souffrance et la gloire. En fait, si les Ecritures annoncent le mystère de Jésus, ce n'est que dans la lumière de sa Passion et de sa résurrection que les premières générations chrétiennes découvriront le sens profond de ces Ecritures. Ce que Jésus a vécu a obligé ces judéo-chrétiens à

chercher le sens de cet événement insolite. Pourquoi Dieu a-t-il permis la passion de son Fils ? « *Ne fallait-il pas que le Christ souffrit ?* » Cela ne signifie pas que Jésus a été victime de la fatalité. Cette expression « il faut que », répétée dans les annonces de la passion, est le fruit d'une longue réflexion de la jeune communauté chrétienne qui a creusé, à la lumière de Pâques, le sens du scandale de la Passion du Christ-Messie, pour comprendre comment cet itinéraire insolite s'inscrivait dans la cohérence du dessein d'amour de Dieu. Pour libérer l'homme de la souffrance et de la mort, il devait s'identifier à l'homme pécheur et en assumer les conséquences : la souffrance et la mort.

